

Juste un quart d'heure

Je n'ai rien dit lorsque l'instrument du praticien s'est frayé un chemin entre mes côtes. Cette vrille creuse a fini par traverser ma paroi thoracique au bout du deuxième essai, après que je me sois remis de ma perte de connaissance. Enfin l'eau et le sang de mon hémithorax ont pu être aspirés. J'allais pouvoir respirer à nouveau correctement. Enfin, c'est ce que j'ai cru dans les premiers jours. Les mois ont passé mais la douleur est restée ; à chaque instant de la journée, de la nuit, le moindre mouvement devenait désormais supplice. Alors j'ai pris ce que l'on m'a donné, ce que les docteurs m'ont prescrit pour anesthésier mon cerveau. Pour lui faire croire que j'étais mieux, peut-être guéri, foutaise ! Moi qui me croyais indispensable au bon déroulement de la paix dans le monde, que sans moi mes concitoyens seraient perdus, désemparés. Ce besoin codifié dans le plus profond de mes gènes de toujours vouloir aider les autres... non, pas les aider, c'était plus sournois. C'était d'essayer d'anticiper les moindres besoins des personnes qui m'entouraient, je voulais un monde parfait. Pauvre fou que j'étais, que je suis encore malgré moi.

Que faut-il à un homme pour comprendre son inutilité sur terre ! Moi beaucoup, beaucoup trop... Mais ce n'était pas ma faute, on ne change pas un homme. Alors mon état a empiré. Les médecins m'ont dit pour la première fois de ma vie que justement celle-ci pourrait prendre fin en moins d'une semaine. J'avoue, ça fait un choc, mais j'avais tellement mal, ma poitrine flambait, je ne respirais et vivais qu'au travers des mes tuyaux, que je m'étais dit « pourquoi pas au fond... »

Mais non, pas cette fois non plus, pourtant les complications persistantes et définitives acquises furent au rendez-vous. Alors quelques mois plus tard, cette souffrance quotidienne m'étant devenue abjecte, j'ai voulu prendre les devants, histoire de me croire Dieu un instant, juge de mon dernier instant sur cette Terre qui ne voulait plus de moi. Ma femme serait là pour les gosses. Mes deux enfants justement, pour qui j'aurais donné ma vie, je les aurais volontiers brûlés vifs sur un autel en échange d'une heure sans douleur, juste une heure. Le mental s'écroule devant la douleur physique, ceux qui disent le contraire n'ont jamais dû avoir plus d'une écharde dans le doigt, pauvres imbéciles. Quand vous en êtes à être devenu une bête, prêt à sacrifier vos biens les plus précieux pour avoir la paix, alors il est temps pour vous de la quérir définitivement, cette paix. Là non plus, un copain qui arrive à l'instant T vous sauve la vie... J'avais eu envie de lui dire : « Mais occupe-toi de tes affaires ! À quoi sert une vie de souffrance ? » Il n'en savait pas plus que moi, mais il m'a parlé d'amour. Oui, je connais. Six mois après, je savais que je laisserais passer un ultime Noël, le quatrième depuis la fameuse ponction avortée. Cette fois, je serais allé au Pont de la mariée, personne pour m'embêter ! Mais non, une fois de plus on me guide, on me conduit vers un énième spécialiste, le dernier. Lui seul, sur tous ceux qui m'ont vu et qui n'ont strictement rien compris à ma détresse, à ma rare pathologie, mérite le titre de spécialiste. Une date fut

posée, j'ai vu le chirurgien du centre, il m'a regardé, il m'a dit : « Imaginez une douleur horrible, la pire que vous puissiez cauchemarder, eh bien ça sera pire ! » Il ne mentait vraiment pas.

J'ai eu du mal à accepter qu'on puisse apparemment me sauver, je n'étais plus un homme, plus un père, plus un ami, j'étais rien, plus personne d'utile. Pour qui, pour quoi vivre ? Parce que j'avais le choix ? Parce que j'avais de la chance qu'on me le propose ? Je ne sais pas, j'avais secrètement espéré m'enfuir lors de l'anesthésie. Mais non. Je suis opéré, là où dix-huit ans plus tôt les chirurgiens ouvraient mon fils en deux pour le sauver : le même endroit, la même infirmière précieuse à mon réveil. Voilà, désormais moi aussi j'ai ma grande cicatrice, j'ai mes drains qui me révulsent.

Mais merde ! Pourquoi s'acharne-t-on à me faire vivre ? Je ne sers plus à rien. Que sont devenus les morceaux de moi dont le chirurgien, devant l'ampleur des dégâts causés par mon affection, a dû m'alléger ? Je ne l'ai pas demandé. C'est étrange de se dire que vu de l'extérieur je semble complet, mais qu'à l'intérieur plus rien ne sera comme avant. Alors je repars pour un tour, mais on me juge, les bien-pensants de la société me jugent : « Comment pouvez-vous dire que vous allez mal, vous souriez tout le temps ! Vous ne pouvez prétendre à rien. » La bienséance m'interdit de porter ici les pensées qui ont assailli mon esprit. Difficile de remonter la pente lorsque vous tremblez de vous blesser à nouveau dès que vous faites le moindre effort. « Passe-moi la bouteille d'eau » devient ma hantise. Je suis sauf mais à quel prix...

Mon amie la douleur est toujours à mon côté, différente, surprenante, imprévisible mais toujours là, encore maintenant. Comme je n'aime pas gâcher le travail que l'on a fait sur moi, je m'acharne à vivre, pour moi, pour ceux que j'aime. Je réalise un de mes rêves les plus dingues, je passe mon Baccalauréat.

C'est compliqué quand le sort a tendance à s'acharner contre votre petite personne, pourtant oui, je souris encore. Car votre docteur vous dit que vous êtes le douzième cas au monde - oui, au monde ! - à avoir contracté cette nouvelle pathologie et quand il ajoute que c'est pour des gens comme moi qu'il a fait un jour médecine, il m'éclate.

Comme à son habitude, ma douleur est là, plus présente dès que je fais trop de choses, alors je vois déjà le pont se dessiner devant moi. C'était sans compter sur ma perle de fille, qui de sa voix emplie d'émotion me dit : « Mais tu dois être fort, parce que quand je serai grande il faudra que tu m'accompagnes à l'autel pour me marier. » Adorable fripouille. Encore un autel... Donc je continue, chaque jour passé est une victoire. Pourquoi ? Simplement parce que je ne me projette plus au-delà de vingt-quatre heures, je n'aurai pas cette prétention, puis c'est sincèrement impossible, vu mon état. On m'aime bien, c'est providentiel. Alors j'essaie de refaire ce que j'ai toujours fait le mieux, aimer bien aussi les gens en retour, plus aussi emporté qu'avant, mais ma faiblesse devient une nouvelle force. Les gens se mettent à me protéger, moi, une espèce d'ours capable voilà cinq ans encore de soulever sans sourciller quatre sacs de ciment. Je redeviens utile parce

qu'on m'aime, moi qui ne sers plus à rien. Je ne m'appartiens pas, en fait je ne me suis jamais appartenu. J'appartiens à tout le monde, j'appartiens pleinement à la terre et au ciel.

Alors quand cette pandémie nous est tombée dessus, j'ai pleuré devant les miens qui m'ont consolé, parce que j'ai eu peur. J'ai toujours peur, pas de mourir, mais d'être une fois de plus en détresse respiratoire, c'est inhumain. Vous comprendrez que pour moi si cette merde me tombait dessus, je... je n'en sais rien. Sauf que maintenant, j'ai saisi que l'on ne s'accomplissait qu'à travers les autres. Alors en ce moment, je ne me projette plus que de quart d'heure en quart d'heure. C'est si vite passé au fond, un quart d'heure, ça a quelque chose de plus rassurant qu'une pleine journée. Puis je me souviens qu'un jour, un prêtre âgé m'avait demandé si je priais le Bon Dieu. Je lui avais répliqué que je manquais de temps, alors il m'avait demandé : « Même pas un quart d'heure ? » Je lui avais dit non. Alors, il avait souri, ensuite il m'avait demandé si je savais combien il y avait de quarts d'heure dans une journée ; là non plus, je ne connaissais pas la réponse. « Il y en a 96, m'avait-il répondu... si tu en prends un et que tu le donnes au Bon Dieu, il va t'en rester 95 pour toi tout seul... » Alors je me dis qu'au fond, si mon dernier quart d'heure devait être arrivé, je sais que c'est celui qui sera réservé au Bon Dieu, donc je ne crains plus rien. Je vais vivre ce temps étrange en priant pour les gens qui doivent partir en ce moment que ce soit pleinement leur bon quart d'heure.

Jérôme Segguns